ZÉNO BIANU et ANDRÉ VELTER

PRENDRE FEU

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

PRENDRE FEU

Extrait de la publication

ZÉNO BIANU et ANDRÉ VELTER

PRENDRE FEU

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 *à* 30.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

avec un morceau de route là
qui brûle

Serge Sautreau,
Le Gai Désastre

Extrait de la publication

CE QUI SE VEUT

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CINQ HEURES DU SOIR. C'est le temps décisif, un peu lourd et fragile, d'un autre zénith, d'un autre aplomb de la lumière, quand le soleil qui passe au rouge ne lâche pas encore les chiens ni les loups. Instant fatal qui, par la grâce d'un seul poème de Federico Garcia Lorca, n'a pas sombré dans l'oubli, tout en léguant cette trace de sable et de sang où se lève la plus vive de nos vies. Chemin de crêtes étrangement au ras du sol, comme une ligne de partage des infinis qui ne s'égarent pas, ne cèdent pas un pouce de terrain.

Même si l'ombre ne cesse d'étirer ses marques, il n'est aucun repli possible. Et il importe, fût-ce pour un honneur qui n'a plus cours, un plaisir souverain ou l'ultime beauté du geste, de faire front, de croiser la blessure annoncée, ajournée peut-être, mortelle en quelque saison.

Extrait de la publication

Ici et maintenant aucun projet, aucune promesse, aucune sortie de secours : du lapidaire, des bottes de sept lieues, de la conscience sabre au clair.

Qui va là, sinon le meilleur de nous-mêmes ? Le soir s'allonge, les cloches bourdonnent au ralenti, les crotales ont des reflets cuivrés. Qui s'avance ainsi, sinon celui qui veut prendre feu ? Prendre feu sans un seul cri, sans même un murmure.

Il est temps, grand temps, le sable remonte dans les sabliers, grain après grain. Là-bas, dehors, il fait un tel bruit que l'on n'entend plus rêver les âmes des morts. Trop de casques, trop d'écrans, trop de carapaces. Où sont les grands déboussoleurs, les transperceurs d'ennui ? L'azur est peuplé d'une volée de flèches enflammées.

Voici le moment de sortir des rituels vides et de l'autosatisfaction vertueuse. Enfer ou paradis, cela se joue dans un espace de naissance infinie. Voici le moment de transformer nos démons en gardiens. Dans une justesse *amou-*

reuse de l'instant, sans relâche, nous pouvons tout remettre en jeu : nos mots, nos gestes, nos vies.

La marche ne peut être qu'ascendante. Avec l'insouciance revivifiée d'un *passer outre* qui, en vérité, exige de penser outre. Inévitablement on improvise en dansant dans le sillage de l'homme de Sils-Maria, après avoir suivi les voies téméraires de Shiva et de Dionysos. Aucune œillère, aucun rail, aucune raison raisonnable. Pas de folie à l'esbroufe non plus. Nous nous inscrivons dans une éternité précaire. Celle qu'inventa Jacques Vaché quand il déambulait entre les lignes d'hécatombe de la Première Guerre mondiale revêtu de deux uniformes contraires.

Seul l'espace du no man's nous donne cette liberté de l'écart absolu. Là, notre possible reprend pied dans l'impossible. Là, nous sommes à nouveau neufs, décapés, innocents et quelque peu lessivés. C'est une tempête qui se lève dans le golfe de nos os, et nous gageons que ce grand vent destructeur n'a rien d'une métaphore. Il est. Il crée.

Nous sentons ce vent, toujours le même, ce vent accordé à la pulpe du monde, *car jamais il ne sommeille,* ce grand vent de nuit bleue depuis la nuit des âges, ce vent qui soulève Zarathoustra hors de lui-même. Qui, d'un seul emportement, lui fait voir la vie comme une légende. Il est cinq heures du soir pour l'éternité.

Rien d'abstrait ici, non, rien. Mais une amplification du champ de réception, une immersion globale – quelque chose d'absolument incarné. Pour métamorphoser le présent en présence. Sonder les parentés profondes. Révéler la transparence du vivant.

Le mystère est là, qui vibre et poudroie entre faste et terreur. Le mystère est là, oui, mais il est notre ami, notre grand frère. Le mystère n'a que faire des énigmes paresseuses. Il ne se dissimule pas tel un rébus dérisoire, mais s'offre comme une révélation, un chemin étoilé à sillonner sans retenue, un chaos ordonné dont le foisonnement émerveille.

Pour rien au monde, celui qui avance en ces parages ne reculerait devant le sublime.

Extrait de la publication

Après avoir jeté le gant, nous avons repris la main. Et le défi d'aujourd'hui n'a plus à se soucier des défaites, des impasses, des impostures, des effets de mode qui n'ont jamais été les nôtres. Du siècle passé, il nous reste les marges singulières, les avancées foudroyantes et parfois suicidaires de quelques-uns, face au laminage industriel des esprits et aux plus atroces commotions de l'histoire. Mais ces repères et ces alarmes, si rien ne peut les occulter, n'ont pas à trop baliser la route. Il est urgent de se défaire de tant d'oripeaux et d'idées, de tant de douceurs salvatrices accrochées au décor, de tant de mauvaises fortunes qui juraient d'avoir bon cœur.

Le réel n'a pas à être intercepté au travers du spectre des lois, de la morale ou de l'ordre social. Nous avons à nous affranchir de nos doutes, à ouvrir la voie abrupte qui ne sépare nullement l'effort de la joie, ni la parole à tenir d'un engagement existentiel sans faille. Osons transmuter les questions, y compris celles qui jusqu'alors nous ont accompagnés, en expérimentant les réponses qui ne seront identifiées qu'en termes de destin.

Aimantation ou effraction ? Les noms changent, la source demeure. Nous cherchons un rythme, obstinément, un rythme pour habiter entièrement la vie. Un rythme tendre, sauvage, dense et volubile pour nous ouvrir aux confins de la terre et des ciels. Nous cherchons sans répit notre *la,* notre musique centrale. Entre cape et muleta, ombre et épée – debout sur l'univers. Avec, toujours, ce désir d'espace, ce désir entêtant d'aller *voir* si certains lieux parlent plus juste, s'ils chantent, s'ils transfigurent.

Nous avançons inlassablement, loin des réflexes moutonniers, loin des rêveries douillettes, loin des catéchismes de tous bords. Nous avançons sous la paupière du cyclone et saluons tous ceux qui ont mis leur destinée en jeu, ceux qui ont brûlé pour nous, afin que nous puissions y voir un peu plus clair, en tout cas plus intensément, dans le grand puzzle de l'existence. Ceux dont la danse à la fois sereine et consumante nous a révélé l'intensité explosive de la création.

Continuons donc par inverser les signes, et accueillons le chambardement général

puisque tout sursaut semble passer par lui. Cela, il va de soi, le plus gaîment, car le rire de nos dents marque l'irrémédiable distance, l'irréductible décrochage : la décision d'investir toutes les zones de fracture à la fois.

Une telle joie n'a aucune part commune avec les fêtes stipulées qui sortent du rayon des farces et attrapes : elle est une vague de fond qui ne perce en surface que dans l'orbe d'un naufrage. Elle est une mise en déroute des rails et des balises. Elle est indétectable tandis qu'elle rôde furieusement à la recherche d'un terrain tenace, d'une conscience neuve, d'un imaginaire d'or subtil et de braises.

Pour nous qui ne sommes pas à un tour du monde près, de jungles en déserts, de villes en ermitages, d'îles en deltas mouvants, il devient impératif d'enter l'un l'autre le mouvement qui déplace et celui qui creuse. Les horizons lointains, heureusement fuyants, abordent ainsi au plus près, au plus intime, dans ce vacillement du sang qui invente un éclair inespéré, une lumière digne de monter à la tête.

Extrait de la publication

Cinq heures du soir – au centre de la vie. Ni midi ni minuit, c'est la vraie ligne de faille. L'air est constellé d'étincelles souples et impérieuses.

Une autre lucidité vient nous iriser, à la fois stellaire et terrestre. Accordons-nous le temps d'une immense respiration. Nous n'avons rien épuisé, nous avons toujours faim. Nous sommes enfin sortis des no man's langues. Quelques grands morts continuent de nous accompagner, irréductibles, ascendants, mille fois plus vivants que tous les morts-vivants de la galerie médiatique planétaire.

C'est l'heure où Van Gogh aiguise méthodiquement ses nerfs, il s'en va peindre son *Paysage nocturne au lever de la lune*. Là, devant, c'est une houle de blés. Juillet frissonne dans ses fourreaux de safran. Un continuum imprévisible et frémissant. Van Gogh joue à saute-saison, il nous montre une brèche dans l'écoulement du temps. Avec lui, nous sommes prêts à embrasser l'intersidéral d'un seul regard kaléidoscopique.

C'est l'heure où Héraclite, saisi d'ivresse, découvre le feu comme principe premier,

Extrait de la publication

l'heure où il pénètre embrasé dans le temple d'Artémis pour y graver sur une fine lamelle d'or : *la foudre gouverne tout.* C'est l'heure des hauts veilleurs.

Comment tourne le monde ? Tourne-t-il suffisamment ? Ce qui s'en va revient-il ? Ce que les mots peuvent conquérir, ce n'est plus une illusoire clarté, mais le ressort clandestin de l'éclair, la justesse des lucioles, la tension mélancolique de l'ombre.

À chaque prise de parole, une approche nouvelle par le sens et le son, par le sang et le souffle.

Un affrontement qui d'emblée change le verbe en éclaircie.

Il y a tant de collisions à réduire, tant de peurs à détruire, tant de momies à brûler, sans céder pour autant à l'amnésie, au mutisme, au réflexe de la table rase. Toute révolution se doit d'amorcer sa ronde, ses voltes, ses errances, sur un territoire qui semble déjà subjugué, alors que le fief du royaume inté-

Extrait de la publication

rieur garde farouchement ses frontières, ses barrières, ses douves, ses oubliettes.

Mettre en mouvement, en lumière ou en œuvre ne trouve sa légitimité, son efficacité pratique, qu'après une impeccable mise à l'épreuve. La rhétorique n'a plus à offrir que des fleurs fanées. Le vivace fomente une mutation fébrile : la découverte en soi d'un espace en expansion constante, à la fois prisme étincelant et cité aux mille et une surprises, séductions et splendeurs, sorte de Venise artérielle, viscérale et pulmonaire.

Le secret perdu dans Atlantis, nous prenons le pari Gilbert-Lecomte qu'il n'est pas mort en nous.

Pour ce secret-là, nous donnerons toujours tout – et un peu plus encore… Il y va de la survie de notre immense lagune interne, de son frémissement aussi libre qu'inconcevable, de son intelligence amoureuse, de sa palpitation sourde. Là, et là seulement, zénith et crépuscule échangent leurs ombres et leurs lueurs. Pacte solaire et intuition nocturne se rejoignent, porteurs d'irrésistibles synergies,

Extrait de la publication

de photosynthèses ardentes, d'adolescences irrémédiables. Là, dans l'infini maintenant, il n'est jamais trop tard. Jamais trop tard pour respirer la vie comme une poétique de l'emportement, attentifs, malgré *tout,* à jouer la joie contre la détresse, habités, en dépit de *tout,* d'une confiance étrange, illimitée.

Qui est là ? Qui n'est plus là ? Tout à coup, nous sortons du labyrinthe, nous changeons d'échelle, nous sommes traversés par le tempo fiévreux du *duende,* ce chant des origines qui résonne déjà au fin fond de l'avenir. L'art n'est rien s'il n'est pas cet appel du large. L'art n'est rien s'il cède un seul arpent de son cœur. L'art n'est rien s'il n'est pas le ferment d'une république de l'esprit. L'art n'est rien si nous oublions la raison pour laquelle Alice a suivi les entrelacs foisonnants du lapin blanc. L'art n'est rien s'il délaisse le fil bleu-rouge du Grand Jeu, entre fil d'Ariane et fil du rasoir.

Vaincre sans cri de victoire, mais en irréductible. En artiste d'ici et maintenant et de nulle part cependant, en apatride universel qui sait que le lieu et la formule ne peuvent

Extrait de la publication

apparaître qu'aux yeux d'un alchimiste ayant répudié l'or et le plomb, avant de consacrer son artisanat transcendant à l'expérimentation d'un nouvel art martial. Alliance de maîtrise et de réflexes improvisés, de stratégie et d'émotions qui crée un alliage garanti à toute épreuve, à tout miracle. Le corps en est le creuset, la matière première, et en cela divine.

Corps d'os, de peau, de mémoire sédimentée, de pensées claires, de désirs sombres. Corps où se forge une langue inconnue, progressivement déployée, délivrée, manifeste, qui conjugue discipline et transgression, contrôle d'un aplomb de tireur à l'arc et vagabondage libertin d'un esprit sans accoutumance.

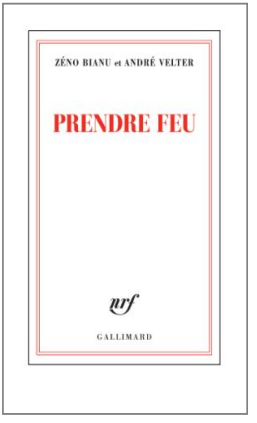
Aucune fiction dans le décor, aucune intrigue dans les coulisses : un théâtre des opérations existentielles où les répliques rendent des comptes, où les passions se disent à découvert, où les saveurs imposent cette unité des contraires d'une amplitude inentamée.

Pourquoi cet art de tabler sur sa propre nuit, sur ce que Garcia Lorca appelle les « sonori-

Extrait de la publication

RÉCITAL ÉQUESTRE (André Velter, Jean Schwarz), CD Quizas Productions, 2008

Extrait de la publication



Prendre feu
Zéno Bianu
et André Velter

Cette édition électronique du livre
Prendre feu de Zéno Bianu et André Velter
a été réalisée le 18 mars 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139613 - Numéro d'édition : 247990).
Code Sodis : N54140 - ISBN : 9782072480645
Numéro d'édition : 247992.

Extrait de la publication